

DIMANCHE
3 JUILLET 1831.

PREMIÈRE ANNÉE.
N° 6.

Ce Journal paraît les Dimanche et Jeudi de chaque semaine.

On s'abonne à Lyon, au Bureau du Journal et de la Pose et Conservation des Affiches, Galerie de l'Argue, escalier M, au 1^{er} étage;

A l'Entrepôt de papiers de Bonnard et Royer-Dupré, rue Fromagerie, n° 5, au 1^{er};
Et à l'Imprimerie du Journal.



Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 1 franc 50 cent. pour un mois, et de 4 fr. pour trois mois.

On ajoutera pour les frais de poste 2 centimes par N° pour le département et 4 centimes hors du département.

Les lettres et paquets doivent être affranchis.



La Glaneuse,

JOURNAL DES SALONS ET DES THÉÂTRES.

AVIS.

Les personnes qui n'ont pas l'intention de s'abonner sont priées de refuser le Journal lorsqu'on le portera chez elles, ou de le renvoyer au Bureau. Nous considérerons comme abonnées toutes celles qui le garderont.

LE CORSET.

(Suite du N° 5).

Trois mois après cette visite je rencontrai aux Tuileries le comte de B***; sa tristesse me frappa; il revenait de Bade. Je lui demandai si les eaux lui avaient fait du mal. « Non pas à moi, répondit-il, mais votre amie, M^{me} de V***, devrait cesser de les faire prendre à sa fille, car elles lui sont certainement contraires. — Quoi! m'écriai-je, Clothilde serait malade! je viens de recevoir une lettre de sa mère qui ne m'en dit rien. — Hélas! madame, reprit Alfred, les larmes aux yeux, je ne comprends pas comment tous ceux qui l'entourent peuvent l'aveugler ainsi sur son état de souffrance. On la voit à toutes les fêtes sans remarquer sa pâleur, le dépérissement de sa personne; cependant il est visible qu'elle se meurt. Frappé d'une idée dont vous avez effrayé mon esprit, j'en ai fait part à une amie de M^{me} de V***, qui sans doute aura mal interprété ma crainte, car j'ai su depuis qu'on m'avait accusé d'avoir voulu jeter un ridicule sur le changement de Mlle de V*** d'avoir prétendu que sa coquetterie l'emportait sur l'intérêt de sa santé: ces méchants caquets m'ont éloigné de chez M^{me} de V***, et dès lors le séjour de Bade m'est devenu insupportable. »

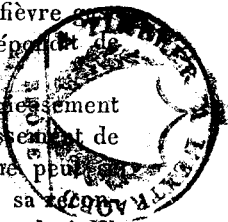
Peu de jours après cet entretien je reçus un billet de M^{me} de V*** qui m'apprenait son retour à Paris, et le désir qu'elle avait de consulter un habile médecin sur

les maux d'estomac qu'éprouvait sa fille. Elle me pria de la diriger dans ce choix, et je n'hésitai pas à lui indiquer le docteur K***; son talent, sa science profonde suffisaient pour expliquer ma préférence. Mais, dans cette occasion, il fallait surtout un homme d'esprit, et j'avoue que cette seule considération me déterminait en sa faveur.

Le jour même de l'arrivée de M^{me} de V***, je le menai chez elle. A peine eut-il considéré le visage de Clothilde et consulté son pouls, qu'il prit un air sérieux et dit: « Ceci demande les plus grands soins; il y a de la fièvre, l'estomac est dérangé, il faut l'astreindre à un régime sévère et garder le lit. — Ah! mon Dieu! garder le lit, s'écria M^{me} de V***, vous la trouvez donc bien mal? — Non pas précisément, reprit le docteur d'un ton d'autant plus inquiétant qu'il semblait vouloir nous rassurer, mais cette précaution est nécessaire pour rétablir la transpiration. » Il ajouta d'autres raisons à celle-là, qui, exprimées dans le langage savant et n'étant point comprises, parurent excellentes.

La pauvre Clothilde l'écoutait avec étonnement, car, malgré l'excès de sa souffrance, elle ne pouvait croire au danger qui n'avait pas été aperçu de sa mère. Cependant, obligée de répondre au docteur, elle avoua que depuis un mois les plus légers aliments lui causaient des douleurs intolérables, elle ne se nourrissait plus que d'eau de gnau et de limonade. Le docteur démontra sans peine les accidents qui devaient naître d'un semblable régime. Il prononça les mots de fièvre intermittente, d'éthisie; et l'effroi de M^{me} de V*** répondit à la docilité de sa fille.

Les ordonnances du docteur furent religieusement suivies, et trois semaines suffirent au rétablissement de Clothilde. La joie qu'en ressentit Alfred ne peut être comparée qu'à celle de M^{me} de V***. Dans sa reconnaissance pour celui qu'elle appelait de bon droit le



sauveur de sa fille, elle me chargea de découvrir le moyen le plus noble et le plus délicat de la lui témoigner ? J'adressai à ce sujet des questions vagues, auxquelles le docteur ne voulut point répondre. Le jour choisi pour fêter la convalescence de Clothilde, lorsque sa mère racontait à ses amis la cure miraculeuse du docteur K***, celui-ci ne la laissa point achever : « C'est assez, dit-il, je ne saurais usurper plus longtemps des éloges dus à la science ; ici la nature a tout fait ; elle était prisonnière, je n'ai que le mérite de l'avoir délivrée par l'effet d'une ruse innocente. Il aut bien vous l'avouer, ces potions décorées d'une longue formule n'étaient que de l'eau de fleurs d'orange, ces sinapismes mis aux pieds n'étaient qu'un obstacle à se lever ; mais je suis forcé d'en convenir, tout mon art aurait échoué si la mode avait voulu qu'on portât des corsets dans son lit. »

AVIS.

Le succès obtenu par notre feuille nous permettra de publier bientôt trois numéros par semaine. Les abonnés inscrits au moment où nous apporterons ce changement dans notre mode de publication, continueront de recevoir le Journal pendant six mois, au prix actuellement établi.

THÉÂTRES.

Lyon possède enfin une salle de spectacle digne de la seconde ville du Royaume. Le jour si impatiemment attendu est arrivé, le Temple de Thalie a été ouvert vendredi. Mettant à profit le temps qui s'est écoulé entre le moment où le public a été admis dans le sanctuaire des Muses, et celui où le rideau a été levé, nous avons parcouru la salle, et prêtant une oreille attentive à toutes les conversations, nous avons glané une gerbe d'observations dont nous enrichirons notre prochain numéro. Nous nous bornerons aujourd'hui à une seule : lorsque l'architecte a tracé le plan de cette salle, l'aristocratie tenait le compas, et l'aristocratie est femme, elle est exigeante : l'intérêt du public, celui du directeur, ont été sacrifiés aux caprices de cette idole.

L'inauguration du Grand-Théâtre a été des plus brillantes. L'orchestre a d'abord exécuté une ouverture composée par M. *Pepin*, le nouveau maître de musique, et qui a été couverte d'applaudissemens. Cette ouverture se distingue par une *facture* large et hardie. M. *Delacroix*, jeune acteur que nous voyons avec plaisir figurer parmi les artistes qui composent la nouvelle troupe, a lu un prologue d'ouverture qui nous a paru bien faible, pour ne rien dire de plus. Ce discours est cependant venu de Paris dans la chaise de poste de l'un de nos fonctionnaires, qui, si nous som-

mes bien informés, l'a imposé à notre nouveau directeur. Nous devons l'avouer, nous pensions que M. *Singier* adopterait en cette occasion le seul mode qui convienne à un Gouvernement représentatif, le mode d'Élection. On nous avait même annoncé qu'un concours serait ouvert à cet effet, plusieurs littérateurs qui nous sont bien connus se disposaient à concourir ; mais les Dieux ou plutôt l'autorité en ont ordonné autrement, et nous avons eu un discours d'ouverture portant dans chaque vers l'empreinte de la main municipale qui avait dirigé la plume de l'auteur. *Quo usque tandem !.....*

La décoration du premier acte de la *Dame Blanche*, et surtout celle du troisième acte, ont été accueillies par de nombreux applaudissemens. Il est impossible de pousser plus loin le prestige de l'illusion. *Sirant* a obtenu un succès d'enthousiasme. Cet acteur est, sans contredit, l'un des meilleurs *Elleviou* que possède la province. Il a chanté avec chaleur son premier morceau : *Ah ! quel plaisir d'être soldat !* mais il a enlevé tous les suffrages dans l'air du second acte : *Viens, gentille Dame*. Quelle flexibilité dans la voix ! Quelle pureté de sons ! Après avoir entendu cet acteur, nous avons fait une réflexion bien pénible pour les amis de l'art dramatique : elle nous a fait apprécier l'injustice de ce préjugé qui pèse sur les départemens, la centralisation de la capitale. La place de *Sirant* est marquée à l'Opéra-Comique ; et ce Paris, si superbe et si dédaigneux, enlèvera bientôt à la province un artiste dont elle aura vu grandir le talent, et dont la capitale recueillera les fruits.

Mlle *Julie Berthault*, lorsqu'elle a paru au deuxième acte, a été accueillie par de nombreux applaudissemens. Nous avons craint que la clôture du Grand-Théâtre ne déterminât le départ de cette jeune actrice qu'il aurait été si difficile de remplacer. Hâtons-nous de dire qu'elle n'a rien perdu de l'éclat et de la fraîcheur de sa voix.

Le talent de *Derubelle* comme comédien nous est bien connu ; nous avons eu l'occasion de l'applaudir dans l'emploi de *Martin* : maintenant qu'il a pris celui de basse-taille, attendons pour le juger son rôle de début.

Un billet avait été jeté sur la scène. M. *Revel* est venu annoncer au public que *Derubelle* n'ayant pas la musique de la Parisienne, *Sirant* chanterait la Marseillaise après le spectacle. Cette annonce a été vivement applaudie. L'accueil que le public a fait à *Revel* a dû lui prouver que les Lyonnais étaient reconnaissans. Nous renonçons à peindre l'enthousiasme excité par la Marseillaise. Si la salle n'eût pas été nouvellement bâtie, elle se serait écroulée. Décidément il y a de l'écho à Lyon lorsqu'on prononce le mot de patrie. *Sirant* a chanté cet hymne patriotique de manière à ne nous laisser aucune crainte sur le résultat de ses débuts dans le grand opéra. Rappelé sur la scène avec Mlle *Berthault*, ces deux artistes ont recueilli une ample moisson d'applaudissemens.

Il y aurait ingratitude de notre part si nous oublions l'orchestre et les chœurs. L'ouverture de la *Dame Blanche*, le chœur du premier acte et le morceau d'ensemble du deuxième acte, si fatigant et si difficile, ont été

exécutés avec un ensemble et une précision qui ne laissent rien à désirer. Ce premier succès est d'un heureux présage ; espérons.

Théâtre des Célestins.

En rendant compte dans notre dernier numéro de la représentation au bénéfice de Mlle *Faivre*, nous avons exprimé le désir d'attendre une seconde épreuve pour juger les acteurs qui jouent dans *Victorine*. Cette épreuve a eu lieu, et nous nous empressons d'annoncer que ce vaudeville, destiné à obtenir un succès durable, est monté avec soin et joué avec un ensemble remarquable. Mlle *Hortense* est charmante dans le rôle de *Victorine*. Elle a saisi avec bonheur ce mélange de sensibilité et de coquetterie qui forme le caractère de *Victorine*. Nous l'engageons à mettre un peu plus de recherche dans sa toilette au troisième tableau. Sa mise contraste trop avec sa position et avec la toilette de la baronne Elisa. Mad. *Adam* et *Achard* ont fait preuve d'un véritable talent. Les rôles d'Elisa et d'Alexandre paraissent avoir été faits pour eux. Cependant nous devons leur dire qu'ils s'oublient quelquefois dans le quatrième tableau. Il est difficile sans doute de donner à la voix, pendant toute la durée d'un acte, ce son rauque et dur, fruit de la débauche et de l'excès des liqueurs fortes. Nous sommes persuadés qu'une attention plus soutenue leur permettra de surmonter cette difficulté. Le rôle de *Michel* est le moins important de la pièce. *Barqui* l'a joué avec beaucoup de naturel.

Décidément le zèle des artistes du théâtre des Célestins est infatigable. L'affiche annonce une représentation qui doit avoir lieu incessamment, au bénéfice de *Jules* : elle se composera de *Favras ou la fureur du peuple*, épisode de 1789, mélodrame en trois actes, et en six parties ; de la *Morte ou le départ et le retour*, drame en quatre parties ; et du *Boa ou le bossu à la mode*, vaudeville en un acte.

LES LOUPS SONT REVENUS.

Air du Dieu des bonnes gens.

Pauvres agneaux qui paisez en silence,
Et sommeillez sur la foi d'un pasteur,
Réveillez-vous et que la vigilance
Enfin succède au calme séducteur.
Chacun de vous à la paix qu'il adore
A dû trop tôt des maîtres inconnus.
Pauvres agneaux, bêlez, bêlez encore ;
Les loups sont revenus.

Leur poil est doux, leur langage est affable ;
Mais à l'habit point ne faut les juger ;
Point ne faut croire à la riante fable
Qu'ils vous feront pour vous mieux égorger :
Voyez la dent qui s'empresse d'éclorer,
Et jugez mieux ces nouveaux parvenus.
Pauvres agneaux, bêlez, bêlez encore ;
Les loups sont revenus.

Humbles d'abord, employant les houlettes,
Les doux sermens, les propres mensongers ;

Pour vous soumettre à d'ignobles houlettes,
Vous les verrez s'habiller en bergers.
Mais du gala dès que viendra l'aurore,
Sur vous enfin ils tomberont tout nus.
Pauvres agneaux, bêlez, bêlez encore ;
Les loups sont revenus.

Puis muselant quelques chiens domestiques
Autour de vous attirés par vos cris,
Vous les verrez, en mots diplomatiques,
De votre dos mettre la laine à prix.
Qu'importe hélas ! une ch..... pécore
Dont les décrets sont déjà méconnus ?...
Pauvres agneaux, bêlez, bêlez encore ;
Les loups sont revenus.

Où sont déjà les vaines garanties
Qui protégeaient votre jeune troupeau ?
En quelques mois toutes anéanties !...
La laine manque, on arrache la peau.
Quand vos aînés que la puissance abhorre
Pleurent leur gloire en des lieux inconnus,
Pauvres agneaux, bêlez, bêlez encore ;
Les loups sont revenus.

L. A. BERTHAUD.

LE PHILOSOPHE

ET LA JEUNE ARABE.

Un philosophe avait composé un fort ample recueil de tous les tours que les femmes peuvent nous jouer ; et pour s'en garantir, il le portait continuellement sur lui. Un jour, en voyageant, il se trouva près d'un camp d'Arabes. Une jeune femme, assise à l'ombre d'un palmier, se leva soudain à l'approche du voyageur, et l'invita si obligeamment à se reposer sous sa tente, qu'il ne put se défendre d'accepter. Le mari de cette dame était alors absent. Le philosophe se fut à peine posé sur un moelleux tapis, que la gracieuse hôtesse lui présenta des dattes fraîches et un al-carasaz plein de lait : il ne put s'empêcher de remarquer la rare perfection des mains qui lui offraient ce breuvage et ces fruits. Mais, pour se distraire des sensations que lui faisaient éprouver les charmes de la jeune Arabe dont il commençait à craindre les pièges, le savant prit son livre et se mit à le lire.

La séduisante créature, piquée de ce dédain, lui dit de la voix la plus mélodieuse :

—Il faut que ce livre soit bien intéressant, puisqu'il vous paraît la seule chose digne de fixer votre attention. Est-ce une indiscretion que de vous demander le nom de la science dont il traite ?

Le philosophe répondit en tenant les yeux baissés :

—Le sujet de ce livre n'est pas de la compétence des dames !

Ce refus du philosophe excita de plus en plus la curiosité de la jeune Arabe : elle avança le plus joli petit pied qui jamais eût laissé sa fugitive empreinte sur le sable mouvant du désert. Le philosophe eut des distractions, et son œil trop puissamment tenté ne tarda pas à voyager de ces pieds dont les promesses étaient si fécondes en plaisirs, jusqu'au corsage plus ravissant

core ; puis il confondit bientôt la flamme de son admiration avec le feu dont pétillaient les ardentes et noires prunelles de la jeune Asiatique.

Alors elle redemanda d'une voix si douce quel était ce livre, que le philosophe charmé répondit :

Je suis l'auteur de cet ouvrage, mais le fonds n'est pas de moi : il contient toutes les ruses que les femmes ont inventées.

Quoi ! toutes absolument ! dit la fille du désert.

—Oui, toutes ! et ce n'est qu'en étudiant constamment les femmes que je suis parvenu à ne plus les redouter.

Ah !... dit l'Arabe en abaissant les longs cils de ses blanches paupières : puis, lançant tout-à-coup le plus vif de ses regards au prétendu sage, elle lui fit oublier bientôt et son livre et les tours qu'il contenait : voilà mon philosophe le plus passionné de tous les hommes.

Croyant apercevoir dans les manières de cette jeune femme une légère teinte de coquetterie, l'étranger osa hasarder un aveu : comment aurait-il résisté ? Le ciel était bleu ; le sable brillait au loin comme une lame d'or ; le vent du désert apportait l'amour ; et la femme de l'Arabe semblait réfléchir tous les feux dont elle était entourée : aussi ses yeux pénétrants devinrent humides, et, par un signe de tête qui parut imprimer un mouvement d'ondulation à cette lumineuse atmosphère, elle consentit à écouter les paroles d'amour que disait l'étranger.

Le sage s'enivrait déjà des plus flatteuses espérances quand la jeune femme, entendant au loin le galop d'un cheval qui semblait avoir des ailes, s'écria :

Nous sommes perdus ! mon mari va nous surprendre ; il est jaloux comme un tigre, et plus impitoyable... Au nom du prophète, et si vous aimez la vie, cachez-vous dans ce coffre !...

L'auteur épouvanté, ne voyant point d'autre parti à prendre pour se tirer de ce mauvais pas, entra dans le coffre, s'y blottit ; et la femme le refermant sur lui, en prit la clé.

Elle alla au devant de son époux ; et, après quelques caresses qui le mirent en belle humeur :

Il faut, dit-elle, que je vous raconte une aventure bien singulière.

J'éconte, ma gazelle !... répondit l'Arabe, qui s'assit sur un tapis, en croisant les genoux selon l'habitude des Orientaux.

Il est venu aujourd'hui une espèce de philosophe, dit-elle : il prétend avoir rassemblé dans un livre toutes les fourberies dont mon sexe est capable ; et ce faux sage m'a entretenue d'amour.

Eh bien ! s'écria l'Arabe.

Je l'ai écouté,..... reprit-elle avec sang froid. Il est jeune, pressant ; et..... vous êtes arrivé fort à propos pour secourir ma vertu chancelante.

A ces mots l'Arabe bondit comme un lionceau, et tira son cangiar en rugissant.

Le philosophe qui, du fond de son coffre, entendait

tout, donnait à Arimane son livre, les femmes et tous les honneurs de l'Arabie-Pétrée.

Fatmé ! s'écria le mari, si tu veux vivre, réponds !... où est le traître ?

Effrayée de l'orage qu'elle s'était plu à exciter, Fatmé se jeta aux pieds de son époux ; et tremblante sous l'acier menaçant du poignard, elle désigna le coffre par un seul regard aussi prompt que timide.

Elle se releva honteuse ; et prenant la clé qu'elle avait à sa ceinture, elle la présenta au jaloux ; mais au moment où il se disposait à ouvrir le coffre, la malicieuse Arabe partit d'un grand éclat de rire. Faroun s'arrêta tout interdit, et regarda sa femme avec une sorte d'inquiétude.

Enfin, j'aurai ma belle chaîne d'or ! s'écria-t-elle en sautant de joie. Donnez-la moi. Vous avez perdu votre pari ; une autre fois ayez plus de mémoire.

Le mari stupéfait laissa tomber la clé, et présenta la prestigieuse chaîne d'or à genoux, en offrant à sa chère Fatmé de lui apporter tous les bijoux des caravanes qui passeraient dans l'année, si elle voulait renoncer à employer des ruses aussi cruelles. Puis, comme c'était un Arabe et qu'il n'aimait pas à perdre une chaîne d'or, bien qu'elle dût appartenir à sa femme, il remonta sur son coursier et partit, allant grommeler à son aise dans le désert ; car il aimait trop Fatmé pour lui montrer des regrets.

Alors la jeune femme, tirant le philosophe plus mort que vif du coffre où il gisait, lui dit gravement :

Monsieur le docteur, n'oubliez pas ce tour-là dans votre recueil



LYON.

Un jeune homme, le seul soutien d'une mère infirme, passait il y a quelques jours sur le bord du Rhône à la Mulatière. Un enfant se noyait. Des femmes qui aperçoivent l'ouvrier lui crient : Sauvez-le ! sauvez-le ! — Je ne sais pas nager, leur répond le jeune homme ! — Ah ! sauvez-le ! ou vous êtes un lâche. — A peine a-t-il entendu ces mots qu'il se jette dans le fleuve, où il trouve la mort. La mère de cet infortuné était dangereusement malade lorsqu'elle a appris cette affreuse nouvelle. Peut-être au moment où nous écrivons ces lignes est-elle allée rejoindre son fils.

Le corps de ce malheureux jeune homme a été transporté à l'hôpital. Sa sœur, après avoir vainement cherché à le rappeler à la vie, a consacré ses dernières ressources à faire inhumer cet infortuné. Cependant l'hôpital réclame ses frais d'enterrement, comme s'il avait eu lieu dans l'établissement. Quelle rapacité ! On nous assure que les hospices ont le droit, lorsque les parens lui enlèvent un corps, de réclamer les frais d'une inhumation qui n'a pas été faite par ses soins. Si ce droit existe, il est révoltant, et nous devons protester énergiquement contre un usage digne d'un peuple de cannibales, qui exigerait le prix d'un cadavre dont il n'aurait pu dévorer les membres.

UN ROI.



(La royauté voyage sur une impériale de diligence ; Discours prononcé par M. Hyde-de-Neville, à la Chambre des Députés).

Il fut soldat ! puis il devint roi ! puis il n'eut plus de trône !

C'était à la Valette, sur le soir d'une journée de 1815; la pluie tombait par torrent, le tonnerre grondait par intervalle et le vent soufflait avec violence! — Ton père et ton frère ne viennent pas, dit Simone à sa fille; que font-ils à Toulon par ce mauvais temps? Les Anglais sont à Marseille! qui sait?... Ici, elle s'arrêta, un souvenir pénible vint assiéger son esprit; elle se rappelait sans doute l'époque affreuse où l'étranger était maître de Toulon, et où le grand homme acquit sa première gloire!.... Ils ne viennent pas, répéta-t-elle une seconde fois!.... lorsque un grand coup frappé à la porte les fit tressaillir!..... C'est peut-être quelque malheureux qui cherche un abri, je vais ouvrir; et sans plus attendre, Simone tira le verrou; un inconnu se présente: Qui êtes-vous, monsieur? Je suis soldat et proscrit! je demande un asile pour cette nuit! je souffre! j'ai faim!.. Mon fils aussi était soldat, il servait dans les vellites du roi de Naples! (A ces derniers mots l'inconnu soupira). A ce titre je vous dois protection! entrez dans cette chambre, voici de quoi satisfaire à vos premiers besoins, en attendant vous pouvez être ici sans crainte!--C'est un sentiment que je n'ai jamais connu! J'étais à Aboukir et à Moscou!..... mais un moment d'erreur m'a fait trahir..... Il ne put achever..... Il passa dans la chambre qui venait de lui être désignée. --- Un instant après le patron et son fils arrivaient. Tu as bien tardé, mon ami? --- Nous venons de Marseille! nous ne pouvions le croire, cependant, nous les avons vus!-- Et qui? --Les Anglais!..... Apercevant ensuite de la lumière dans la chambre voisine, le patron demanda qui était là.-- C'est un soldat, il est malheureux, il avait faim! ---O patrie! il restera parmi nous! ---Il est proscrit.-- C'est égal!.... et il entra suivi de son fils. L'inconnu ne dormait pas, il pensait, il rêvait peut-être encore un trône!.... Au bruit qu'il entend, il se retourne, et Jean s'écrie: Mon père, c'est lui!...-- Qui lui? --- MURAT!..

CAMOIN.

BONAPARTE

ET LE MARÉCHAL LEFEBVRE.

Peu de jours après la prise de Dantzick, l'empereur voulant reconnaître les services et la haute capacité dont le maréchal Lefebvre avait fait preuve à la prise de cette place, l'envoya chercher à sept heures du matin. Celui-ci, accourant en toute hâte, fit prévenir l'empereur de son arrivée, S. M. était en train de travailler avec

le prince Berthier: Ha ha! dit-elle, je vois avec plaisir que M. le duc n'a pas été long à faire sa toilette: et puis se retournant du côté de l'officier d'ordonnance de service: Allez dire au duc de Dantzick, ajouta-t-elle, que je ne l'ai fait appeler de si bonne heure que pour avoir le plaisir de déjeuner avec lui ce matin. Mais, Sire, reprit l'officier d'ordonnance, je prendrai la respectueuse liberté de faire observer à votre Majesté, que la personne qui est là et qui attend ses ordres n'est pas un duc; c'est le maréchal Lefebvre. Monsieur, répliqua l'empereur, lorsque je fais un duc le prenez-vous pour un conte?... L'officier, déconcerté par ce jeu de mots, était resté interdit: l'empereur, s'en étant aperçu, reprit aussitôt en souriant: Allez, allez, Monsieur, et dites au duc de Dantzick... (et il apuya sur la qualification) que dans dix minutes nous allons nous mettre à table.

En effet le maréchal, ayant été introduit presque aussitôt, déjeûna avec sa Majesté, et le major-général. Le repas ne fut pas long, comme on le pense bien: et lorsqu'on eut quitté la table, l'empereur ouvrit une espèce de nécessaire qui était sur sa table, y prit un paquet ayant la forme d'un carré long; et le donnant au maréchal, il lui dit: « Duc de Dantzick, je sais que vous aimez le chocolat; en voilà d'excellent: les petits cadeaux entretiennent l'amitié. » Après quoi il lui serra la main en lui disant: « Au revoir, monsieur le duc. » Et il le congédia.

De retour chez lui, le maréchal, qui ne comprenait rien ni à ce titre de duc dont l'empereur l'avait gratifié pendant le déjeuner, ni au cadeau qu'il venait de lui faire, soupçonna quelque surprise dans le paquet qu'il avait mis dans sa poche: l'ayant ouvert, il y trouva, avec le brevet qui lui concédait le nouveau titre, trois cent mille francs en bons billets de la banque de France; du reste, pas la moindre apparence de chocolat, si ce n'était la forme du paquet dans lequel était contenu ce riche cadeau.

UN DES SAUVEURS DE LA PATRIE

AUX ÉLECTEURS DU 5 JUILLET 1831.

Air: *J'ons un curé patriote.*

Enfin l'on a de la Chambre
Epuisé le dévouement,
Et chaque honorable membre
Rentre en son département.
De nos travaux éclatans
Les ministres sont contens:
C'est pourquoi,
C'est pourquoi,
Electeurs, renommez-moi
Bons électeurs, renommez-moi.

Courtisan du roi Philippe,
J'ai peut-être un peu changé,
Mais à mon premier principe
Je n'ai jamais dérogé.
Si je me suis fait ventru,
C'est par effort de vertu.
C'est pourquoi, etc.

Pour corriger la canaille
Qui prétend nous déborder,
Avec un peu de mitraille
Nous la ferons gourmander,
Car le corps municipal
A son décret martial.
C'est pourquoi, etc.

De cette magistrature
Habile à se parjurer,
Dont jadis la main impure
Servit à nous restaurer,
En bon Français j'ai voté
L'inamovibilité.
C'est pourquoi, etc.

Niant les droits légitimes
D'un peuple indiscipliné,
Si j'ai pour quelques centimes
Obstinément chicané,
Pour la cour et les mouchards
J'aurais voté dix milliards.
C'est pourquoi, etc.

Du pays, on peut m'en croire,
En repliant l'étendard,
Je l'ai sauvé de la gloire
Cinq ou six fois pour ma part.
Le sang Belge et Polonais
Sera le prix de la paix.
C'est pourquoi, etc.

Les députés patriotes
Nous brouillaient avec les cours,
Aussi de ces sans-culottes
J'ai hué tous les discours.
Ce n'est pas du sentiment
Qu'il faut au gouvernement.
C'est pourquoi, etc.

Le peuple se plaint peut-être
Qu'il reste encor des abus;
Nous l'avons changé de maître:
Que demande-t-il de plus?
Il doit être heureux, c'est clair,
Car je serai duc et pair.
C'est pourquoi,
C'est pourquoi,
Electeurs, renommez-moi,
Bous electeurs, renommez-moi.

C. B.

Le Bazar polonais n'est ouvert que depuis trois jours, et l'on nous assure que déjà les patriotes lyonnais y ont déposé un grand nombre d'objets destinés à être vendus pour secourir nos anciens frères d'armes. Nous reviendrons sur ce sujet dans notre prochain Numéro.

RECETTE INFALLIBLE

Pour obtenir un grade dans la Garde-Nationale.

Vous prenez une feuille de papier blanc sur laquelle vous écrivez ces mots : Les gardes-nationaux professant une opinion MODÉRÉE proposent les candidats suivants. Votre nom figure sur cette liste, à côté du grade que

vous voulez obtenir. Vous avez un frère, vous lui remettez cette liste dont il fait plusieurs copies, et si vous n'êtes pas nommé la faute en est à M. Ch...t, libraire, auteur de cette recette qu'il assure devoir être infallible. Cependant, quoiqu'il en ait fait usage, M. Ch...t n'est encore que simple soldat.

BULLETIN DES ANNONCES.

AVIS DIVERS.

Un ÉTRANGER d'un certain âge, devant rester quelque temps à Lyon, désirerait trouver dans une famille de bonne compagnie la table et le logement, il tient plus à la société qu'au prix. Répondre par écrit à M. de Font... Bureau du Journal. Ni pension ni restaurateur ne saurait convenir.

Il vient de paraître chez tous les marchands de nouveautés de Lyon, un ÉCRIT d'une demi-feuille, intitulé :

Cirquaire demi-râble des Cordons bleus de la fine affaire en mouve-man. Avec cette épigraphe :

Veillons-t au grain, sans quoa rincés comme de vair à bière.

Nous recommandons à nos lecteurs cette pièce de circonstance, curieuse sous plus d'un rapport.

8 SOUS.

La COUPE DES CHEVEUX avec la frisure, chez Henry, Coiffeur, dans son salon, Galerie de l'Argue, escalier C., à l'entresol. Malgré la modicité du prix, le public est prié de croire que le sieur Henry fera tous ses efforts pour que l'élégance et la propreté soient bien observées dans son établissement. Il ne prétend pas assurer que cette propreté et cette élégance n'existeront que dans son salon : très éloigné de cette vanité, il assure que tous ces détails peuvent exister chez tous ses confrères, que tous les hommes ont droit au talent quand ils veulent s'en donner la peine, et qu'ils désirent obtenir une confiance méritée.

NOTA. On trouvera chez Henry, Coiffeur, un assortiment complet de parfumerie, tels que les grands bâtons de cosmétique, à 10 sous pièce; *idem*, modèle au dessous même qualité, à 8 sous; grande boîte poudre de savon, à 15 sous, assorti d'odeurs; tous ces articles seront à l'épreuve pour la qualité. On trouvera aussi chez lui un grand assortiment de Cols pour gardes-nationaux; à prix fixe, savoir: Cols gros de Naples à rabat blanc à 25 sous, *idem*, Cols alepine à 20 sous, Cols de fantaisie à tous prix. Le tout bien conditionné.

Un HOMME dans la force de l'âge désire trouver, pour aller à Beaucaire, une place de commis dans un magasin, ou divers autres emplois.

S'adresser au Bureau du Journal.

A VENDRE

De suite, un CHEVAL tout harnaché pour la garde-nationale. On pourra acquérir séparément le cheval et l'équipement.

S'adresser à M. Monfouillou, rue Stella, n. 5.

WORMSER Jeune, Gérant.

IMPRIMERIE ANDRÉ IDT, LYON, RUE ST-DOMINIQUE.